

Entre rationalisation et nouvelle transcendance : discours "écologique" et vulgarisation scientifique

Autor(en): **Widmer, Jean**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Medienwissenschaft Schweiz = Science des mass média Suisse**

Band (Jahr): - **(1993)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-790872>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Entre rationalisation et nouvelle transcendance: discours "écologique" et vulgarisation scientifique

Le discours écologique¹ (DE) porte sur les relations entre la société et la nature. En cela, le DE ne porte pas seulement sur une relation centrale pour la constitution et la survie d'une société, il le fait aussi d'un point de vue qui suppose que la nature soit donnée dans le discours social comme une entité distincte de la société. En effet, seules les cultures dites primitives n'établissent pas une telle séparation². Les cultures traditionnelles et modernes établissent cette séparation en tant que corrélat de leur degré d'auto-objectivation dans les textes - religieux, juridiques, économiques, littéraires, scientifiques - textes qui de manières diverses disent les relations socialisées des cultures avec la nature.

1. La rationalisation comme processus discursif

Dans les sociétés modernes, les sciences naturelles forment le discours légitime sur la nature. Elles participent et servent de modèle³ aux divers processus de rationalisation propres aux sociétés modernes. Partant, il est raisonnable de s'attendre à ce que le DE porte les traits de la vulgarisation scientifique (VS). Cette comparaison permettra d'observer des propriétés du DE qui s'éloignent des propriétés de la VS. Ces observations prennent leur relief si l'on remarque que le savoir écologique renvoie au discours scientifique mais que les dispositions pratiques dans cette matière concernent aussi l'Etat et la vie associative (légitimation rationnelle des règles d'action) et les activités économiques (rationalité économique), soient trois formes centrales du processus de rationalisation, au sens de M. Weber.

Le processus de rationalisation, dans les trois domaines, a pour corrélat le désenchantement. Si la nature reste inévitablement un élément qui transcende la société, elle n'est plus source de sens. De même, l'Etat est conduit selon des règles et des principes qui sont argumentés ou admis mais en aucun cas ne sont fondés dans un discours transcendant la société. De même, l'inégalité sociale inhérente aux processus de production industrielle n'est pas fondée sur des données transcendantes mais sur les propriétés de ces processus eux-mêmes. Ces caractéristiques peuvent être résumées pour notre propos en disant que le processus de rationalisation exclut, dans le modèle idéal typique, que des entités transcendantes soient les énonciateurs qui autorisent un discours ou ses destinataires.⁴ Les entités transcendantes sont des objets référentiels, des objets dont on parle et sur lesquels on agit.

Le but des réflexions consiste donc à décrire quelques caractéristiques du discours écologique (DE) en tant que processus socio-culturel. A cette fin, le DE sera comparé aux propriétés du discours de vulgarisation scientifique (VS) telles qu'elles ont été mises en lumière par trois courants d'analyse. Finalement, une interprétation des aspects du DE qui divergent de la VS sera esquissée.

2. Un discours de problématisation

Le DE est un discours de problématisation. Un tel discours⁵ vise à définir des obstacles ou des risques dans des termes qui permettent une alliance entre le promoteur du problème et des acteurs que l'on suppose intéressés (ou qui peuvent être contraints) à surmonter ces obstacles ou à éviter ces risques, et donc à mettre à disposition des moyens dans ce but. Une problématisation est donc toujours une entreprise politique au sens où elle est une entreprise visant à définir des enjeux collectifs et à promouvoir des groupes susceptibles de faire face à ces enjeux. Cette définition de la problématisation est d'autant plus adéquate que les risques écologiques concernent des biens collectifs, des biens dont le bénéfice individuel n'a pas une relation directe avec l'effort individuel consenti pour les produire.

Qu'est-ce qu'un risque écologique? Traditionnellement, la nature est perçue comme un obstacle et comme une ressource. Dans cette conception, la culture soit se plie aux contraintes naturelles soit se croit en mesure de leur faire face. Ce dernier trait est typique de la culture moderne. La notion de risque écologique se distingue des risques classiques sur deux points: elle insiste sur le fait que l'activité humaine est elle-même génératrice de risques et que ces risques sont d'une ampleur nouvelle, susceptibles de menacer l'existence même des civilisations.

Le DE peut donc apparaître comme un approfondissement des processus de rationalisation en ce qu'il tend à rendre la culture plus consciente d'elle-même et de son rapport à la nature. Schématiquement, plutôt que de limiter les risques naturels aux risques issus de l'activité de la nature (volcans, avalanches, etc.), le DE complète la séquence causale:

- Homme 1 (dont les comportements causent des effets sur la)
- Nature - (qui ont des effets négatifs en retour sur)
- Homme 2.

Le DE suppose donc qu'une analyse des comportements complète les sciences de la nature. Nous pouvons donc nous attendre à ce que:

1. Les effets qui font la séquence fassent l'objet de savoirs et de techniques scientifiques; la nature devrait être décrite dans les termes de la VS ou de la science, donc comme quelque chose que la science peut «convoquer», et elle seule.
2. Que dans l'espace public, les arguments utilisés visant à promouvoir des modifications de comportement dans Homme 1 soient tirés de la VS.
3. Que la promotion de la recherche ainsi que les efforts de vulgarisation visent à donner des moyens aux sciences et aux techniques (les conflits ou la concurrence aussi devraient augmenter ces moyens).
4. Que les comportements qui causent des risques naturels pour l'homme soient traités comme causes et non comme actions intentionnelles, que les risques soient identifiés dans les termes des valeurs humaines mises en danger.

Ces caractéristiques supposent que les interactions principales, et partant l'articulation fondamentale, se déroulent entre les secteurs scientifiques d'une part, l'Etat, la vie associative et l'économie de l'autre. La nature n'est présente que dans la mesure où elle est «convoquée» par l'un des moments de ces interactions.

Le DE serait une correction au pouvoir de définir ce qu'est un risque acceptable en faisant des mouvements sociaux des contre-poids aux définitions politiques trop unilatérales, fondées sur des intérêts limités dans le temps et dans le nombre de groupes sociaux pris en compte.

Le schéma causal esquissé plus haut permet cependant des transformations. Les trois éléments de la séquence, plutôt que d'être objectivés peuvent être insérés dans un discours symbolique: l'Homme 1 devient alors coupable et l'Homme 2 victime, le DE faisant office de sauveur. Ce schéma quasi-religieux manquerait à sa logique si il ne posait une transcendance. La nature, élément central de la séquence y pourvoit. Du coup, la séquence devient:

1. l'Homme 1 doit respecter la nature
2. s'il ne le fait pas, la nature se vengera
3. et l'Homme 2 paiera pour ses fautes.

Dans cette séquence, la nature n'est plus «convoquée» dans le dispositif énonciatif du DE comme objet référentiel mais comme énonciatrice, comme objet de valeur légitimant l'entreprise du DE dans une mission d'«évangélisation», de culpabilisation et de contrôle. Dans ce dispositif, ce n'est plus la nature qui est source de contrainte, mais l'homme.

Il sera donc essentiel de repérer à quel titre la nature est «convoquée» pour distinguer dans le discours DE ce qui relève d'un approfondissement du processus de rationalisation et ce qui relève de l'instauration d'une nouvelle transcendance séculaire - ce dernier point étant d'ailleurs

susceptible de brouiller les pistes: en effet, à quel dispositif de légitimation un discours symbolique peut-il recourir, si ce n'est au discours scientifique, dès lors qu'il s'agit de critiquer le discours économiste?

3. Discours écologique et études de la vulgarisation

Nous reviendrons progressivement sur ces points à partir de la troisième approche de la VS évoquée ici - notamment parce que l'entreprise scientifique s'est transformée d'une manière que ces théories n'avaient pas toujours prévue. Je commencerai en présentant une approche macro-sociale déjà classique, celle de P. Roqueplo. La seconde approche est socio-sémiotique. Elle étudie la manière dont la VS est produite dans les médias. Le résultat de cette mise en comparaison permettra de discerner diverses propriétés et divers types de DE.⁶

3.1 Le savoir partagé

Pour Ph. Roqueplo,⁷ le savoir scientifique suppose pouvoir et inégalité. La vulgarisation scientifique (VS) devrait donner un accès à ce pouvoir en réappropriant ce que l'appareil techno-scientifique suppose de contrainte et en permettant une mobilisation des citoyens. De fait, la VS produit plutôt une «vitrine» des sciences induisant ainsi distanciation et abdication. Cela reste vrai, selon Ph. Roqueplo, même lorsque l'aspect de persuasion est central, comme dans le cas de la vulgarisation médicale.

Le DE présente quelques différences importantes:

1. Il n'est pas une vitrine de la science car celle-ci apparaît multiple, elle n'apparaît pas comme la seule source légitime du savoir (il y a par exemple des conventions de mesures mises en place par l'Etat), et tant ses conflits que son *modus operandum* sont exposés sur la place publique (ce qui est exceptionnel en science⁸): les recherches scientifiques suivent, dans beaucoup de cas, la définition publique des problèmes qu'elles servent parfois à résoudre en tranchant entre les opinions divergentes.⁹
2. Contrairement à sa relation avec la médecine,¹⁰ l'Etat n'est pas au service des problèmes identifiés par la science. Il est lui-même acteur et producteur de savoir. Son rôle en matière d'écologie est plus proche de celui qu'il exerce, par exemple, en matière de contrôle des populations où il contribue à produire du savoir (démographie) et exerce du pouvoir (lois et police).
3. Le DE a produit une énorme mobilisation des citoyens et non seulement des élites. De plus, il a contribué à modifier quelque peu la structure des élites¹¹ et la définition des objectifs de communication, de production et de consommation dans de larges secteurs de la vie économique et politique. Etre écologique n'est pas seulement une valeur négative (éviter les effets néga-

tifs) mais une valeur positive (respect de la nature). En cela, le DE est proche de l'ambiguïté de la vague hygiéniste: non seulement éviter la maladie en tant que risque individuel, mais valoriser la santé définie comme un état positif collectivement sanctionné.

La confrontation entre cette approche de la VS et le DE fait ressortir essentiellement deux points: l'ambivalence du DE d'une part, le fait d'autre part que les activités scientifiques ne sont plus le fait d'une institution isolée, La Science. Parallèlement à son influence croissante, celle-ci prend la forme de réseaux qui couvrent non seulement les universités mais se retrouvent dans les administrations publiques, dans les secteurs recherche et développement des grandes entreprises, aussi bien que dans de petites entreprises décentralisées. Parallèlement, elle n'apparaît plus seulement comme corpus de savoir mais comme un ensemble de procédures, un point que nous retrouverons en examinant l'approche suivante.

3.2 La rhétorique de la VS

Contrairement à l'analyse macro-structurelle précédente, l'analyse rhétorique s'est généralement servie d'un modèle de diffusion du savoir,¹² classique dans les études de communications de masse. Elle présuppose ainsi qu'entre les publications scientifiques et les publications de masse s'étage une série de publications intermédiaires, semi-spécialisées.

La rhétorique de la VS apparaît essentiellement comme la mise en oeuvre d'opérations de reformulation ainsi que de procédés graphiques de schématisation et d'animisation.¹³ Ces opérations révèlent le paradoxe de la relation pédagogique: l'effort de rendre proche célèbre du même coup la distance entre le savoir scientifique et le savoir commun.¹⁴

Du point de vue énonciatif, la VS comporte une composante de compétence scientifique et une composante de compétence journalistique. Le dosage varie. Ainsi la télévision a progressivement accentué la mise en spectacle de la science¹⁵ tandis que la presse écrite reste plus fidèle à une priorité de la compétence scientifique. Dans les deux cas cependant, témoins et mises en scène témoignent de ce que l'objet du savoir scientifique n'est pas «visible à l'oeil nu».

La *rhétorique du DE dans les mass média* se distingue sur tous ces points de la VS:

1. Si l'étagement des littératures s'observe, il y a également de nombreuses littératures liées en particulier à des organisations de défense de la nature qui ne font aucune référence à la littérature scientifique. Ceci est par exemple observable dans les questions de préservation des espèces: des espèces animales sont à préserver parce qu'il faut préserver toutes les espèces et non pas parce que l'élimination d'une espèce aurait des conséquences prévisibles sur la nature et sur les hommes. La préservation des espèces devient une valeur

absolue - la nature est bien faite telle qu'elle «est» - et non pas relative à la valeur qu'auraient les objets soumis aux risques issus de leur élimination. Cet exemple révèle le schéma symbolique (§ 2), même s'il se légitime par une apparence de discours scientifique.

Dans d'autres argumentaires cependant, les deux types d'arguments se mêlent. Ainsi les campagnes concernant l'élimination des ordures relèvent de considérations scientifiques et économiques mais sont aussi portées parfois par des valeurs symboliques, les ordures devenant le symbole de l'impur et la nature celui de la pureté dans le dispositif qui autorise le contrôle collectif des comportements. L'élimination des déchets cesse d'être un comportement privé, comme la consommation, pour devenir public et sujet de sanctions formelles et informelles - l'espace public se teintant ainsi de structures communautaires coercitives imposées de manière volontariste sur une pratique de l'habitat caractérisée par la mobilité et l'anonymat.

2. La rhétorique utilisée, en particulier dans les médias de grande diffusion, ne fait que rarement appel à des procédures de reformulation. Tout se passe comme si le lecteur moyen savait ce qu'est un dioxyde de carbone ou l'ozone, au même titre qu'il est supposé savoir ce qu'est une inflation ou une espérance de vie. Cette différence indique que le savoir requis pour comprendre ces notions n'est pas défini comme un savoir spécialisé. Il s'agit plutôt d'une terminologie professionnelle que maîtrisent «ceux qui en ont la charge» (les politiciens, l'administration, etc.). Cette observation indique une réduction de la division linguistique du travail: le savoir en question n'est pas un savoir spécialisé et clairement distinct du savoir commun. Cette réduction de la hiérarchie des différenciations peut correspondre tant à un déploiement en réseau des activités scientifiques¹⁶ qu'à une transformation symbolique des dispositifs qui autorisent les savoirs.
3. Au lieu de schèmes ou d'animisations, les illustrations des problèmes écologiques sont fréquemment des photographies. Le DE présente donc les problèmes comme des problèmes visibles, accessibles à l'oeil profane et dont l'effet de persuasion est immédiatement perceptible: préserver une belle rivière, le danger symbolisé par des fumées, la pureté par les montagnes etc. Il y a donc dans le DE une forte part de rhétorique. Celle-ci se rencontre naturellement dans la VS lorsqu'elle vise à une modification des comportements, en particulier dans la VS médicale. Ainsi le virus du SIDA est toujours hideux, immédiatement perçu comme dangereux. Le DE présente cependant une différence importante: le DE tend à présenter les valeurs mises en jeu dans les risques écologiques comme s'ils étaient immédiatement accessibles, sans la médiation d'un savoir formel - alors que les risques majeurs se caractérisent précisément par leur caractère invisible et localement diffus. Il suffit de penser à la radioactivité, à l'effet de serre ou aux gaz dangereux.

La rhétorique du DE présente à la fois des traits présents dans la VS ordinaire et des traits relevant d'une rhétorique différente qui présente la relation entre nature et savoir commun d'une manière qui n'est pas médiatisée par un savoir différencié mais qui aurait son origine dans une vision immédiate des valeurs.

3.3 La science et ses réseaux

L'analyse des réseaux¹⁷ qui se forment dans la lutte pour l'établissement de faits scientifique montre à l'envie que ces réseaux sociaux sont hétérogènes. Outre des scientifiques, ils comportent toujours des politiques, des fonctionnaires d'administration, des professionnels concernés par le problème à résoudre.¹⁸ L'effort de persuasion en vue de la modification des comportements implique souvent des corps entiers de professionnels ainsi que l'Etat. Telle fut la stratégie de l'Institut Pasteur, portée par la vague hygiéniste de son époque.¹⁹

Le DE présente d'évidentes similitudes avec ces processus, en particulier avec celui de l'hygiénisme. Ce mouvement se plaçait en effet dans un contexte plus large que la seule carrière du laboratoire de Pasteur. Il était un élément important de la responsabilisation individuelle des gens en vue d'une prise en charge de leur corps comme un bien et un instrument à conserver et à améliorer. Cette dernière fonction, d'ordre symbolique, relève des mécanismes de contrôle social et non plus des seules stratégies particulières des scientifiques, même si elles invoquaient encore une légitimité scientifique.

Le DE diffère cependant de ces mouvements de ces mouvements en ce que:

1. Il n'est pas évident que la science profite, ni en général ni dans un domaine particulier, en premier lieu du DE. Toutes les boucles du réseaux ne ramènent pas, et beaucoup s'en faut, à l'institution scientifique. A côté des scientifiques, des partis, des entreprises nouvelles souvent liées aux promoteurs du DE, ont bâti leur carrière sur les besoins suscités par le DE. Tel fut aussi le cas dans l'essor de l'hygiénisme. Il faut donc comparer le DE plutôt à un processus analogue à ce dernier qu'à un processus de VS, même élargi à l'ensemble des mobilisations de réseaux que requiert la compétition scientifique.
2. De même que l'hygiénisme instaura une responsabilité sociale des individus à prendre soin de leur corps, le DE vise à une responsabilité sociale des individus face à l'environnement. De même que dans l'hygiénisme se mêlait une esthétique puritaine du corps²⁰ et une légitimation scientifique des effets à obtenir, le DE introduit une esthétique de l'environnement légitimée par des procédures et des techniques d'origine scientifique. L'hétérogénéité des acteurs, souvent leur faible degré de professionnalisation,²¹ sont des indicateurs que la légitimation du DE est, dans l'effort de persuasion du «grand public», soutenu par une *Wertrationalität* plutôt que par la rationalité formelle.

Il apparaît que le DE comporte à la fois des éléments liés au processus de rationalisation et des éléments qui relèvent d'une entreprise morale dont les caractéristiques s'apparentent à une forme de religion séculaire. La difficulté de dissocier les deux aspects du DE peut-être entrevue si l'on revient un instant à la rhétorique. De manière courante, les phénomènes naturels sont anthropomorphisés: la forêt meurt, la nature vit etc. Ces métaphores innocentes font partie du langage courant. Elles sont parfois prises au mot. Elles formeraient ainsi comme un inconscient du DE et de la culture dont il fait partie.²²

4. Natures: d'une éthique de la responsabilité à une éthique de la conviction

Une manière de dégager des types de DE consiste à examiner le rôle qu'y joue la nature²³. Dans le mesure où le DE présente les traits de la VS, il s'agit d'une «nature scientifique». Celle-ci interviendra comme critère dans la «nature civique» gérée par l'Etat en tant que bien commun, limitant éventuellement la «nature industrielle», occasion de valorisation productive et la «nature marchande», objet échangeable.

Dans toutes ces «natures», la nature est l'objet de savoirs et de pratiques qui sont justifiables d'arguments et de conflits d'intérêts entre institutions. Les problèmes écologiques ne se distinguent pas, sous cet angle, d'autres problèmes tels que par exemple ceux de la santé publique ou de l'éducation. Ils ne nécessitent pas de nouvelles sources de savoir ni une modification de l'éthique: les arguments portent sur les conséquences des actions et relèvent à ce titre d'une éthique de la responsabilité.

Dans ces premières acceptions, le DE ne se distingue d'autres discours sociaux que par le domaine concerné. Sa structure ne présente pas de traits particuliers. Les mouvements sociaux seraient limités dans leur durée au temps nécessaire à l'institutionnalisation d'un nouveau domaine de problèmes.

Il est patent que certains risques écologiques sont de nature à menacer toutes vies; que d'autre part la notion de causalité (et donc de responsabilité), telle qu'elle est retenue par les tribunaux n'est pas adéquate pour rendre justice dans ces matières; que la structure des prises de décisions telle qu'elle répartit les pouvoirs dans nos sociétés n'est pas à même de faire face à terme aux enjeux. Mais même les sociologues, en Allemagne éminemment U. Beck²⁴, qui perçoivent de manière aigüe la globalité des risques et les contradictions auxquelles ils exposent les sociétés, ne voient d'issue que dans l'appui sur des recherches scientifiques et de nouvelles formes de participation démocratique. Ils ne cherchent pas d'issue hors du processus général de rationalisation dans lequel se sont engagées progressivement toutes les sociétés au cours de leur modernisation.

Le DE présente cependant des facettes spécifiques. En sciences, d'aucun ont cru reconnaître l'émergence d'un

nouveau paradigme, donc la transformation radicale des dispositifs d'argumentation.²⁵ Dans l'espace public, le DE forme le programme exclusif de partis politiques dont les difficultés, hormi celle de définir un programme politique complet, résident principalement dans la conciliation entre la pureté des valeurs dont ils sont les promoteurs et l'accès au pouvoir, et donc aux compromis requis par les formes démocratiques de son exercice actuel. La prégnance des valeurs portées par le DE dans l'espace public est tel qu'elles sont invoquées non seulement par tous les autres partis mais aussi par la publicité et le marketing: la nature est devenue un symbole porteur, prenant le relais de la «nature de renom» de l'ancien culte des paysages, voir de l'imagerie régressive du repli sur soi. Si il y a dix ans environ, certains juristes écoutés n'ont pas hésité à faire figurer parmi les dangers qui menacent l'Etat en premier lieu «la mort des forêts» - comme si l'Office fédéral de l'environnement, des forêts et des paysages²⁶ n'y suffisait pas -, l'écologie sert aujourd'hui parfois à justifier le narcissisme anti-européen ou la xénophobie - donnant ainsi raison au juriste en question, mais certes pas de la manière dont il envisageait. Ces traits indiquent que la nature occupe dans le discours écologique, outre son rôle rationnel, une position particulière que l'on pourrait appeler avec O. Godard «nature inspirée», autrement dit une forme de religiosité séculaire.²⁷

Cette religiosité est apparente sur plusieurs plans. Au plan du vocabulaire, la nature est devenue un objet «à protéger» pour sa valeur intrinsèque passant ainsi d'une éthique de la responsabilité à une éthique de la conviction. La séquence initiale Homme-Nature-Homme s'est muée en une séquence dyadique Homme-Nature dans laquelle l'homme a des devoirs et des fautes par rapport à la nature, celle-ci intervenant comme une transcendance lourde de menaces aussi globales que diffuses (cf. §2).

Au plan du vocabulaire, la nature est décrite fréquemment dans des termes anthropomorphes: la planète respire, vit et meurt. Ce vocabulaire est généralement utilisé comme métaphore, mais certains mouvements l'interprètent littéralement: la nature devient Géa, la mère. J'ai déjà relevé l'immédiateté supposée de la vision de la nature par l'usage de la photographie. Cette immédiateté peut n'être qu'*ad*

usum delphini, une immédiateté prétendue pour les non initiés, ceux-là ayant seuls le savoir inspiré de la nature.

Hors des cercles ésotériques, certains aspects privilégiés de la nature pourraient passer du déisme au droit, faisant par exemple de la forêt un sujet du droit. Au plan de la morale civile, la nature est déjà la justification d'une ascese séculaire qui invite à la conversion, au prosélytisme, au contrôle social de proximité. Elle a ses portes-paroles, ses ventriloques qui parlent en son nom, introduisant ainsi un nouveau garant transcendantal des croyances. Les postulats qui veulent faire de l'écologie un nouveau paradigme scientifique s'apparente sous ce jour à la tentative de se doter d'une théologie - la science ne s'est-elle pas substituée aux religions traditionnelles dans le rôle du garant des croyances.

La modernisation des sociétés s'est jusqu'ici toujours faite dans des mouvements de balancier, balancier qui oscilla souvent entre le pôle rationaliste et le pôle romantique. Ces mouvements se nourrissent sans doute de l'aliénation d'un monde médiatisé, par les médias sans doute mais d'abord par les techniques et l'énorme division du travail. Il y a dans le DE un désir de réappropriation symbolique de l'environnement humain, un appel à des valeurs sûres, à des règles de conduite structurantes. Le paradoxe de ces mouvements étant sans doute que seule la globalisation de l'expérience et des systèmes rendent le DE possible, alors même que cette globalisation appartient aux conditions cadres de nombreux risques écologiques.

Les sociétés modernes, post-traditionnelles ont perdu l'assurance des traditions et des coutumes mais cette assurance n'a pas été remplacée par la certitude du savoir rationnel.²⁸ Ceci est d'autant plus vrai pour des Etats²⁹ qui n'ont, depuis longtemps, plus intégré leur modernisation aux projets de leur imaginaire collectif.³⁰ La crise de tels Etats ne pourrait évidemment qu'accentuer les aspects régressifs du DE. Au contraire, une nouvelle définition des projets collectifs pourrait s'appuyer sur le DE pour développer une rationalisation moins fragmentaire de la société: le rêve de la réconciliation avec la nature ne peut faire l'économie du rêve d'une réconciliation de la société avec elle-même.

4. Annotations

1 J'entend le terme «écologie» dans son sens habituel, équivalent de «Umwelt» en allemand, et non dans son sens technique original. O. Tschannen / F. Hainard (1993, p. 436-437) présentent la littérature sur l'entrée des idées écologiques dans les différentes disciplines scientifiques, sans toutefois faire la distinction entre les disciplines qui utilisèrent le concept d'écologie, essentiellement comme élément de méthode, et l'effet en retour des mouvements d'opinion écologique sur ces mêmes disciplines.

2 M. Sahlins (1980). J. Lohisse (1980) formule le même point en tant que relation entre réalité et imaginaire.

3 Ce point est clairement souligné par J. Skorupski (1992, pp. 149-176). Ce rôle de modèle participe d'un développement général de la culture formelle dont l'ampleur a été saisie par L. Mumford (1934) déjà.

4 Les textes inspirés des religions du livre sont les prototypes de tels discours.

5 M. Callon (1986, 180ss)

6 Ces réflexions n'ont, en l'absence de travail empirique systématique, qu'une valeur heuristique (Sur l'influence des médias dans la formation des représentations écologiques, je ne connais qu'une étude exploratoire: B. Gendron / C. Dumas (1991). Il serait par ailleurs

- arbitraire de supposer que le DE se présente comme une VS.
- 7 P. Roqueplo (1974)
- 8 C. Herzlich / J. Perret (1988)
- 9 Il s'agit du rôle fréquent des experts auprès des pouvoirs politiques.
- 10 La prévention des toxicomanies forme une exception.
- 11 Faut-il y voir, en transposant les analyses de M. Foucault sur la morale sexuelle et la bourgeoisie, l'émergence d'une nouvelle élite? Les traits de cette nouvelle morale sont exposés dans G. B. Christmann (1992). La littérature sur l'élitisme supposé des mouvements écologiques est discutée dans O. Tschannen / F. Hainard (1993, 430-432).
- 12 Cet aspect est explicite dans P. Verhaegen (1990). Il est critiqué par les auteurs de l'approche par les réseaux, voir § 3.3
- 13 D. Jacobi (1987)
- 14 P. Verhaegen (1990)
- 15 E. Fouquier / E. Véron (1985)
- 16 La qualification de "scientifique" concerne fréquemment des savoir établis par le recours à des mesures standardisées et non pas des corpus de savoir. Nous assistons ici à un déplacement analogue à celui que J. Habermas constate dans l'espace public où la légitimation par la procédure prend la place de la légitimation par la volonté générale.
- 17 M. Callon (1989); B. Latour (1989)
- 18 M. Callon (1986); A. Rip / P. Groenewegen (1989)
- 19 B. Latour (1984)
- 20 Il y a un parallèle intéressant entre l'intérêt pour la tératologie au tournant du siècle et la fascination pour les monstruosité animales d'aujourd'hui, malgré une différence de taille: les monstres humains d'antan n'étaient pas systématiquement expliqués par le résultat de comportements humains.
- 21 K. Weber (1990)
- 22 Cette remarque s'appuie sur l'interprétation des métaphores et du vrai en psychanalyse proposée par M. Safouan (1993, pp. 29-41).
- 23 Une telle approche est inspirée par O. Godard (1989) cité in O. Tschannen / F. Hainard (1993, p. 421-443)
- 24 U. Beck (1986)
- 25 Pour une présentation de la littérature à ce sujet, voir O. Tschannen / F. Hainard (1993, p. 422-426)
- 26 Un pareil nom d'office ne s'invente pas! Il exprime à lui seul l'ambiguïté que je souligne.
- 27 Voir O. Godard (1989) pour la première expression et G. B. Christmann (1992) pour la seconde.
- 28 A. Giddens (1991: 2-3 et passim)
- 29 L'allusion transparente à la Suisse soulève du même coup la question des raisons qui expliquent les différences que le DE subit dans les différentes régions linguistiques. Pour les expliquer, il faudrait interroger l'imaginaire collectif des différents espaces publics (J. Widmer 1993), en particulier les rapports entre l'identification à des normes universelles et l'identification à l'identité nationale, dans le sens grossièrement suggéré par L. Dumont (1992, pp. 20-23).
- 30 Ce point est développé, historiquement dans J. Widmer (1989)

5. Littérature citée

- Beck, U.: Risikogesellschaft. Auf dem Weg in eine andere Moderne. Frankfurt a.M. 1986.
- Callon, M.: *Eléments pour une sociologie de la traduction*. Année sociologique, 36, 1986.
- Callon, M.: *La science et ses réseaux. Genèse et circulation des faits scientifiques*. Paris: La Découverte 1989.
- Christmann, G. B.: *Die Ziele und Utopien von Akteuren der Ökologiebewegung*. In: *Revue Suisse de Sociologie*, 18, 3/1992, pp. 569-599
- Dumont, L.: *Anthropologie, totalité et hiérarchie in Philosophie et anthropologie*. Paris: Centre Georges Pompidou, 1992, pp. 11-24.
- Fouquier, E. / Véron, E.: *Les spectacles scientifiques télévisés. Figure de la production et de la réception*. Paris: La Documentation Française 1985.
- Gendron, B. / Dumas, C.: *Culture écologique: étude exploratoire de la participation des médias québécois à la construction de représentations sociales de problèmes écologiques*. *Sociologie et sociétés*, 23, 1/1991, p. 163-180.
- Giddens, A.: *Modernity and Self-Identity. Self and Society in the Late Modern Age*. Cambridge: Polity Press 1991.
- Godard, O.: *Jeux de natures: Quand le débat sur l'efficacité des politiques publiques contient la question de leur légitimité*. In: Mathieu Nicole et Jollivet Marcel (eds.): *Du rural à l'environnement: la question de la nature aujourd'hui*. Paris: L'Harmattan 1989, pp. 303-342.
- Herzlich, C. / Perret, J.: *Une maladie dans l'espace public. le SIDA dans six quotidiens français*. In: *Annales Economies Sociétés Civilisation*, 5/1988, pp. 1109-1134.
- Jacobi, D.: *Textes et images de la vulgarisation scientifique*. Berne: Peter Lang 1987.
- Latour, B.: *Les microbes: guerre et paix*. Paris: Ed. A. M. Métailié 1984
- Latour, B.: *La science en action*. Paris: La Découverte 1989.
- Lohisse, J.: *Le tambourineur et le scribe*. Louvain-la-Neuve: Academia 1987.
- Mumford, L.: *Mechanization of Culture*. Publié in Mumford, L.: *Interpretations and Forecasts 1922-1972*. New York 1979, pp.270-278.
- Rip, A. / Groenewegen, P.: *Les faits scientifiques à l'épreuve de la politique*. In: Callon, M. (ed.): *La science et ses réseaux. Genèse et circulation des faits scientifiques*. Paris: La Découverte 1989, pp. 149-172.
- Roqueplo, P.: *Le partage du savoir. Science, culture, vulgarisation*. Paris: Seuil 1974.
- Safouan, M.: *La Parole ou la Mort. Comment une société humaine est-elle possible*. Paris: Seuil 1993.
- Sahlins, M.: *Au coeur des sociétés. Raison utilitaire et raison culturelle*. Paris: Gallimard 1980.

- Skorupski, J.: Nature, culture, relativité. In: Philosophie et anthropologie. Paris: Centre Georges Pompidou 1992, pp. 149-176.
- Tschannen, O. / Hainard, F.: Sociologie de l'environnement: tropismes disciplinaires ou nouveau paradigme. In: Revue Suisse de Sociologie, 19, 2/1993, pp. 436-437.
- Verhaegen, P.: Aspects communicationnels de la transmission des connaissances: le cas de la vulgarisation scientifique. In: Recherches Sociologiques, XXI, 3/1990, pp. 323-354.
- Weber, K.: Verspätetes Reden über Risiko im Kleinstaat. In: Revue Suisse de Sociologie, 16, 3/1990, pp. 269-282.
- Widmer, J.: Ecriture, corps et identité: Remarques sur le rapport aux langues et l'identité linguistique en Suisse. In: Sosoe, L. (ed.): Identité: Evolution ou différence? Mélanges en l'honneur du professeur Hugo Huber. Editions Universitaires de Fribourg 1989, pp. 79-118.
- Widmer, J. (éd.): Espaces politiques et espaces des médias en Suisse. Réflexions après le vote sur l'EEE du 6 décembre 1993 Fribourg. Media Papers n° 6. Institut de journalisme et des communications sociales de l'Université de Fribourg 1993.

Adresse de l'auteur: Prof. Dr. Jean Widmer. Institut de Journalisme et des Communications Sociales de l'Université de Fribourg. Miséricorde, 1700 Fribourg, Tel. 037/21 93 48